La construction de l'identité professionnelle en travail social : des rapports sociorelationnels et de la reconnaissance

Danielle Desmarais, Ph.D., Professeure retraitée de l'École de travail social, Université du Québec à Montréal
desmarais.danielle@uqam.ca
François-Xavier Charlebois, T.S., Ph.D., Professeur, Département de psychoéducation et travail social, Université du Québec à Trois-Rivières
francois-xavier.charlebois@uqtr.ca
Olivia Brünger, T.S., Candidate au doctorat en travail social, École de travail social, Université du Québec à Montréal
brunger.olivia@courrier.uqam.ca
Myriam Dubé, Ph.D., Professeure, École de travail social, Université du Québec à Montréal
dube.myriam@uqam.ca
Audrey Beauchemin, T.S., Travailleuse communautaire, Bureau de consultation jeunesse, Étudiante à la maîtrise en travail social, Université du Québec à Montréal
audrey.beauchemin.bcj@gmail.com
Antoine Dubé-Poitras, Travailleur communautaire, Bureau de consultation jeunesse
antoine.d.poitras.bcj@gmail.com
Romane Lucas, T.S., Diplômée de la maîtrise en travail social, Université du Québec à Montréal
romane.lucas76@gmail.com

RÉSUMÉ :

Prenant appui sur une dialectique de repères théoriques multidisciplinaires et une démarche autobiographique de petit groupe (DAPG) comprenant huit récits de vie d'apprenantes inscrites aux études supérieures en travail social, les connaissances présentées dans ce texte montrent que l'identité professionnelle en travail social se construit et évolue au cours de l'ensemble du parcours de vie. Elle est traversée par de multiples tensions, à plusieurs niveaux, notamment entre l'identité personnelle et l'identité professionnelle, entre sa propre histoire de vie et celle des destinataires de l'intervention, et, enfin, entre les organisations et les personnes qui y travaillent. L'identité professionnelle se construit de deux points de vue : celui du sujet-acteur et celui d'autrui. Ainsi, la construction de l'identité professionnelle en travail social évolue entre le désir, le besoin et l'exigence de reconnaissance. Un schéma de la nouvelle théorisation de la construction de l'identité professionnelle en travail social est proposé, lequel constitue l'aboutissement de la DAPG.

MOTS-CLÉS :

Identité professionnelle, travail social, parcours de vie, reconnaissance, relation, service, contrôle

INTRODUCTION

La thématique de la construction de l'identité professionnelle en travail social est polysémique. Elle se construit et évolue dans le temps (étapes du parcours professionnel) et l'espace (les institutions dans lesquelles s'ancre la pratique). Elle peut être appréhendée de manière globale, et permet ainsi

de circonscrire des tensions à tous les niveaux de la réalité sociale, soit le niveau macrosocial et le niveau mésosocial, en plus du niveau individuel (microsocial).

Son appréhension par les premières concernées[1] permet d'apporter un éclairage particulier et inédit sur cette réalité complexe. Ainsi, le présent texte s'appuie sur une démarche dans laquelle se sont engagées des travailleuses et intervenantes sociales dans le cadre d'un séminaire inédit offert à la maitrise en travail social, dans lequel les apprenantes ont participé activement à toutes les phases d'un processus de recherche qui s'est ajouté à leur processus de formation. D'une part, ladite démarche autobiographique de petit groupe (DAPG) permet en effet d'atteindre une finalité de mise en forme de soi (formation). D'autre part, cette démarche a permis de produire de nouvelles connaissances sur l'identité professionnelle en travail social, à partir de l'expérience des apprenantes, partagée et réfléchie, individuellement et collectivement en petit groupe, comme on le verra dans ce qui suit. La mise à distance de l'expérience a fait émerger un enjeu capital du travail social : dans la relation avec le ou les destinataire.s de l'intervention, la travailleuse sociale acquiert une expertise constituée de multiples ressources qui s'accompagne du désir, du besoin, voire d'une exigence de reconnaissance, par ailleurs particulièrement névralgique dans la modernité tardive.

Le présent texte comprend une première section succincte sur les repères théoriques interdisciplinaires qui ont encadré la DAPG au cours des premiers modules. Une seconde section présente les repères méthodologiques de la DAPG et de la méthodologie plus globale de recherche-formation dans laquelle elle s'inscrit. Les sections suivantes du texte reflètent les principales thématiques/découvertes émergeant prioritairement de l'analyse des matériaux autobiographiques – les récits de vie ou de pratique. S'enchainent ainsi une brève section sur les expériences de vie antérieures à l'entrée dans le champ professionnel et plusieurs sections reflétant les composantes de la construction de l'identité professionnelle dans la pratique : le cadre organisationnel, les logiques de contrôle et de pouvoir, l'acquisition de l'expertise et, enfin, l'engagement de soi dans la relation. Par ailleurs, notre démarche révèle avec force l'importance du regard d'autrui dans ce qui apparait à la fois comme un désir et un besoin de reconnaissance dans la construction de l'identité professionnelle des travailleuses sociales. Enfin, la dernière section du texte comprend des pistes interprétatives des découvertes effectuées ainsi qu'un schéma qui inclut ces dernières dans une nouvelle proposition de théorisation de la construction de l'identité professionnelle en travail social.

1. Repères théoriques

Dans le cadre de la démarche autobiographique en petit groupe (DAPG), les repères théoriques ont pour double objectif d'encadrer et de soutenir la production et l'analyse des récits de vie. Comme on le verra plus loin dans la section Pistes interprétatives, cette démarche débouche sur un nouvel apport de connaissance et, conséquemment, sur une nouvelle théorisation de la construction de l'identité professionnelle en travail social. L'ensemble des repères théoriques proposé aux apprenantes au début du séminaire est ouvert, souple et essentiellement interdisciplinaire. Il est constitué d'un nombre choisi de concepts, lesquels sont proposés par la formatrice en cohérence avec le caractère profondément contextuel, engagé et diversifié de la pratique en travail social (Healy, 2005). Ces repères fournissent aux apprenantes plusieurs angles pour réfléchir sur leur identité professionnelle en particulier et sur l'identité professionnelle des travailleuses sociales en général. Sur le plan méthodologique, ces repères théoriques servent à entrer en dialogue avec les

1 Dans ce texte, le féminin inclut le masculin, reflétant la situation selon laquelle les trois-quarts des étudiant.e.s et des professionnel.le.s du travail social sont des femmes.

matériaux empiriques présentés dans cet article (Voir la section Pistes interprétatives), reflétant par ailleurs la dynamique du séminaire.

Dubar propose de définir l'identité professionnelle comme « des manières socialement reconnues, pour les individus, de s'identifier les uns aux autres, dans le champ du travail et de l'emploi » (Dubar, 2000, p. 113). L'identité professionnelle est ainsi le siège de multiples tensions, voire de contradictions (Fortin, 2003) entre les deux volets de l'identité professionnelle : l'individuel et le collectif. Ainsi, l'identité professionnelle exprime le désir de se faire reconnaître comme détenteur d'un désir propre tout en appartenant à un groupe homogène (Sainsaulieu, 1985). Par ailleurs, l'identification au groupe répond aux besoins individuels de gratification (reconnaissance de sa différence) et de sécurisation (réduction de son anxiété).

L'identité professionnelle, voire une « identité professionnelle forte » (Pullen Sansfaçon et al., 2014), est un processus qui s'appréhende de façon globale à partir de la notion de parcours de vie – incluant ici le parcours professionnel et le parcours de formation – saisi sous l'angle de l'expérience de la travailleuse sociale inscrite dans une temporalité biographique (Rosa, 2010). Le parcours de vie est par ailleurs constitué d'une suite d'événements marquants et d'un certain nombre de pratiques mises en œuvre par le sujet-acteur. Enfin, le parcours de vie peut être découpé en trajets (Bertaux, 1976) circonscrits par un même ensemble de positions objectives dans les espaces sociaux. Cette conception inclut et élargit les repères définis par Barbier, soit les savoirs de vie ou d'expérience, les savoirs théoriques et méthodologiques et les savoirs pratiques (Barbier, dans Bélanger et Genest-Dufault, 2017).

L'identité professionnelle s'inscrit dans les trois niveaux de la réalité sociale définis par l'approche clinique en sciences humaines (Desmarais et Gusew, 2022; Sévigny, 1993) : la société globale, les milieux de vie proximaux où se déploie l'agir des sujets-acteurs (le mésosocial) et, enfin, le niveau microsocial, les sujets-acteurs eux-mêmes dans leur singularité. Le niveau macrosocial de la réalité, ou ce que le sociologue Hartmut Rosa (2010) et d'autres appellent la modernité tardive, se caractérise par un processus d'accélération de la modernité dans les sociétés occidentales. C'est dans ce contexte historique qu'ont été mises en place les nouvelles méthodes de gestion (Dupuis et Farinas, 2010) qui prévalent actuellement dans les domaines de la santé et des services sociaux, où la valeur de l'individu se mesure à l'aune de sa productivité (Desmarais et al., 2012). Dans ce contexte, le besoin de reconnaissance – un enjeu prédominant dans le cadre de la modernité tardive (Honneth, 2000) – revêt un caractère particulier pour les travailleuses sociales. Les transformations profondes que vivent les sociétés actuelles, notamment dans l'organisation et la distribution des services et les réformes du cadre professionnel de la pratique, engendrent des conflits de valeurs et de la souffrance éthique au travail (Gonin et al., 2013) pour les travailleuses du social à qui on demande d'être performantes et rentables (Grenier et al., 2018). Elles doivent ainsi faire la preuve perpétuelle de leur valeur productive. À cet égard, Couturier et Legault (2002) constatent que les travailleuses sociales peinent à obtenir une reconnaissance semblable à celle qui est accordée aux autres métiers de la santé et des services sociaux, leur contribution étant jugée moins essentielle, voire moins productive.

Le cadre organisationnel de la pratique du travail social se situe au niveau mésosocial. C'est l'espace où la professionnelle évolue, que ce soit dans un milieu institutionnel public, communautaire ou autre. Chacun de ces milieux se caractérise au premier chef par une mission et une culture spécifiques (Fournier et Gervais, 2007). De plus, le cadre organisationnel ponctue l'identité professionnelle en travail social selon que les destinataires de l'intervention sont volontaires ou non.

Tant dans le volet individuel que collectif, l'espace névralgique de la construction de l'identité professionnelle est constitué des rapports sociorelationnels entre la travailleuse sociale et un ou plusieurs sujets-acteurs (Bélanger et Genest Dufault, 2017). D'abord ceux qui se construisent avec les destinataires de l'intervention sociale, mais aussi avec les collègues, par exemple dans des équipes multidisciplinaires. La travailleuse sociale et le ou les destinataire.s de l'intervention sont à la fois acteurs sociaux, incarnant les rapports sociaux, et sujets, porteurs de subjectivité, de réflexivité et de capacité de mise en œuvre de cette réflexivité (Legrand, 1993). « Le professionnel est considéré comme un sujet défini par ses qualités personnelles… son charme, sa patience, ses capacités d'écoute… tous ces ingrédients ineffables », affirme Dubet, « qui font la différence et confèrent au travail sur autrui son caractère véritablement humain tour à tour épuisant et exaltant » (Dubet, 2002, p. 262). Dans la relation, ce savoir-être de la personne intervenante va consister en un équilibre entre le savoir être soi et le savoir être sensible à l'autre afin que l'un comme l'autre puisse se reconnaître (Cauvier et Desmarais, 2013). C'est dans cet interstice de savoir que se développent la juste distance dans l'intervention, la confiance dans la relation, l'empathie et le non-jugement, autant d'éléments constituant une dynamique éthique (Fortin, 2003).

À cette logique d'action relationnelle des travailleuses du social, Dubet (2002) adjoint deux autres logiques : le contrôle et le service. Dans la première, la figure type de l'agent se considère comme l'incarnation de l'institution face aux destinataires de l'intervention reconnus alors en tant que citoyen.ne.s. Le mandat de contrôle est souvent la seule façon d'entrer en relation avec des individus, affirme Dubet. C'est « la part la moins intéressante et la plus machinale du travail » (Dubet, 2002, p. 78). La logique du service est incarnée quant à elle dans la figure type de l'experte. La travailleuse sociale met en œuvre des politiques sociales et applique des mesures favorables aux personnes exclues et vulnérables. Ceci suppose un ensemble de compétences tenant d'une part à l'organisation elle-même et, d'autre part, à la diversité et à la complexité des problématiques vécues par les client.e.s/bénéficiaires.

2. Repères méthodologiques

Comme mentionné en introduction, la démarche proposée aux apprenantes (DAPG) s'est déroulée dans le cadre d'un séminaire (intensif) optionnel de maitrise en travail social de 45 heures. Ce séminaire s'inscrit dans une méthodologie globale dite de recherche-formation (Desmarais, 2011; Desmarais et Simon, 2006). Comme son nom l'indique, cette méthodologie poursuit une double finalité : d'une part, la formation clinique – sur le thème de l'identité professionnelle – des intervenantes sociales inscrites au séminaire et, d'autre part, la production de connaissance sur ce même thème, à partir d'une posture réflexive tant sur la construction de sa propre identité professionnelle que sur celle du groupe d'apprenantes inscrites au séminaire, voire sur ce que la documentation scientifique a déjà mis au jour. Cette méthodologie inédite a émergé dans le courant éducatif de la formation des adultes (Dominicé, 2003; Mezirow, 1991; Pineau, 2012), dans lequel les savoirs et les connaissances naissent de l'intentionnalité et de l'action de l'adulte en formation, entre autres par sa réflexivité, un vecteur par ailleurs capital dans la production de connaissance autant que dans la pratique. La pertinence d'une formation professionnelle appuyée sur le développement de la conscience et de la connaissance de soi a d'ailleurs été soulignée dans la documentation scientifique (Beauchesne, 2016), y compris par un groupe de travail coprésidé par l'OTSTCFQ qui prône une « posture critique et réflexive » dans l'évaluation du fonctionnement social de la ou des personne.s accompagnée.s (OTSTCFQ, 2022).

La production de connaissance, pour sa part, émerge de la mise au jour de l'expérience des apprenant.e.s, recueillie à partir d'une variante de l'approche biographique (Desmarais, 2021), la Démarche autobiographique de petit groupe (DAPG). La DAPG comprend cinq modules et s'appuie sur deux piliers tout aussi essentiels l'un que l'autre : l'engagement individuel volontaire de chaque étudiante dans la démarche et l'engagement dans le groupe. Le premier module est consacré à une introduction globale à la démarche, au dispositif concret et à ses aspects éthiques. Le deuxième module consiste dans la mise en place d'éléments théoriques concernant l'identité professionnelle de la travailleuse sociale et sa construction tout au long du parcours professionnel, ainsi que d'éléments méthodologiques concernant notamment la démarche autobiographique en formation des adultes, son créneau épistémologique de même que les étapes méthodologiques concrètes de la DAPG. Le troisième module consiste dans la construction – l'interlocution – d'un récit oral individuel puis d'un récit écrit[2]. Le quatrième module consiste en l'analyse comparée individuelle et collective des récits individuels, principal corpus pour la production de connaissance, mais auquel se sont ajoutés les travaux de fin de session, essentiellement axés sur les bilans individuels de la démarche globale. Le cinquième et dernier module consiste en une synthèse des connaissances produites et leur mise en rapport avec les balises théoriques identifiées antérieurement, une « transaction permanente entre les différentes sources du savoir et de l'agir » (Granja, citée dans Bélanger et Genest Dufault, 2017, p. 43). Cette synthèse permet un repositionnement individuel et collectif eu égard à la construction de l'identité professionnelle.

L'expérience des apprenantes prend ici une portée heuristique à travers le langage (la narration de soi et de ses expériences concernant l'identité professionnelle), ainsi que le travail d'analyse et d'interprétation personnel et groupal (courant interprétatif) (Desmarais et Simon, 2006). Cette démarche conduit inévitablement à des découvertes sur soi, les collègues et les bénéficiaires de l'intervention en travail social, ainsi que plus globalement sur la profession, notamment sur la construction de l'identité professionnelle.

Le séminaire dans lequel s'est déroulée la DAPG a eu lieu à l'hiver 2019. S'y sont inscrites 10 apprenantes, dont 8 étudiantes à la maitrise et deux enseignantes en travail social. Neuf personnes ont complété le séminaire. Ultérieurement, huit personnes (sur 10) ont accepté d'entreprendre une deuxième démarche collective de recherche-formation à l'invitation de la formatrice. Il s'agissait de présenter un symposium sur les aspects formatifs de l'expérience vécue en séminaire avec la DAPG, à l'occasion d'un colloque international sur les histoires de vie[3] tenu en juin 2021[4]. Avec l'autorisation de trois absentes, cinq personnes du groupe et la formatrice ont pris appui sur le corpus des huit récits produits dans le cadre de la DAPG pour mettre de l'avant les aspects formatifs les plus significatifs de l'expérience vécue en séminaire. Le groupe a choisi de mettre l'accent sur les intentions de formation, les découvertes effectuées dans la production, l'analyse des histoires de vie et, enfin, les retombées de la DAPG pour les apprenantes. Ont de plus été inclus dans la production de connaissance des comptes-rendus des très nombreux échanges verbaux dans le groupe. Une contribution à la production de connaissance exige une formalisation des connaissances produites et leur diffusion, ce que nous a permis la production collective du présent texte. Cette nouvelle étape de recherche-formation a débuté à l'automne 2021.

2 Fortes des repères théoriques présentés et discutés en groupe précédemment, les apprenantes amorcent leur récit à l'oral en quelques étapes. Elles sont ensuite invitées à rédiger un récit axé sur leur parcours de vie et comprenant notamment les principales étapes et expériences de vie personnelle (le cas échéant) et professionnelle. Les apprenantes sont incitées à retracer non seulement leur conduite, mais aussi leur vie affective, cognitive, valorielle, leur regard sur elles-mêmes et sur les autres. Pour ce faire, une diversité d'outils leur sont proposés au cours du séminaire.

3 https://sites.grenadine.uqam.ca/sites/hv/fr/hv2020.

4 Le symposium s'intitulait : « Le potentiel heuristique de la démarche autobiographique en petit groupe (DAPG) dans la construction de l'identité professionnelle en travail social ».

Pour conclure cette brève section méthodologique, soulignons l'importance des aspects éthiques dans toute démarche réflexive telle celle concernée par le propos actuel. Chaque étape a donné lieu à un consentement formel et enregistré (par écrit ou dans une vidéo) de chaque participante à l'utilisation des matériaux produits (oraux ou écrits) pour des fins de recherche et de formation ou, *a contrario*, à un retrait de la démarche, avec autorisation – ou non – d'utiliser son propre récit dans la production de connaissance.

2.1 Profil sociodémographique des auteures de récit

Malgré des différences marquées d'âge et de durée du parcours professionnel[5], les profils sociodémographiques des auteures de récit réunissent plusieurs caractéristiques communes présentées dans ce qui suit. L'âge moyen des participantes au début du séminaire est de 34 ans. La plus jeune, Léna[6], a 23 ans et l'ainée, Jacinthe, 47 ans. Le groupe est composé de 6 femmes et 2 hommes. Au moment du séminaire, 5 auteures de récit travaillent en milieu communautaire et 3 en milieu institutionnel.

La fratrie des participantes comprend en moyenne 2,5 enfants. Jacinthe, Véronique, Léna et Robin sont des ainées de fratrie. Annie, Florence, Maude et Félix sont des benjamines. Durant l'enfance et l'adolescence, la grande majorité des sujets-acteurs habitaient avec leurs deux parents. Annie et Robin vivaient en famille monoparentale à compter de 6 ans pour l'une et en garde partagée dès l'âge de 3 ans pour l'autre. Jacinthe et Robin disent avoir grandi en milieu populaire. Véronique, Annie, Maude et Félix proviennent de la classe moyenne, tandis que Florence et Léna sont issues d'un milieu favorisé.

La grande majorité des sujets-acteurs (6/8) a fait des études préuniversitaires en sciences humaines, au sein de profils variés. Véronique est la seule personne qui a complété une technique en travail social (DEP). Robin a débuté un DEC en arts et lettres, sans le compléter. Florence, Léna, Robin, Maude et Félix ont obtenu un baccalauréat en travail social et Véronique, Annie et Jacinthe, un baccalauréat en psychologie. S'ajoute, pour Véronique, un DESS en santé mentale. Robin a débuté puis abandonné des études de deuxième cycle dans un microprogramme en enseignement postsecondaire. Félix et Jacinthe, des enseignants à l'université, ont terminé des études de 2e cycle (maitrise en communication et en psychologie) et de 3e cycle (doctorat en sciences humaines appliquées et en psychologie). Véronique, Florence, Félix et Jacinthe ont de plus accompli des formations en cours d'emploi, entre 2001 et 2020.

Toutes les personnes qui ont participé à la démarche possédaient au moins une expérience de travail professionnel dans le champ de l'intervention sociale. Jacinthe, la doyenne du groupe, a obtenu un premier emploi en 1988, accumulant ainsi 31 ans d'expérience professionnelle. Léna, la benjamine du groupe, a pour sa part obtenu un premier emploi en 2016, accumulant une expérience professionnelle de trois ans. Les auteures de récit ont œuvré dans quatre types d'institution en début de parcours professionnel. Par ordre d'importance, ce sont : le milieu communautaire (5), le Réseau de la santé et des services sociaux (1) et le milieu municipal (1). Véronique est la seule auteure de récit à avoir changé de milieu de pratique; elle est passée du milieu communautaire au Réseau de la santé et des services sociaux (DPJ) en 2014. Toutes les personnes sauf Annie étaient employées à temps plein. Au moment du séminaire, Robin, Maude et Annie travaillaient dans le milieu communautaire depuis le début de leur parcours professionnel, qui s'étend sur 3 ans, 11 ans et 21 ans respectivement, Florence et Véronique travaillaient toutes deux dans le Réseau de la santé

5 Voir plus loin la durée des parcours professionnels.
6 Tous les prénoms ainsi que les données nominatives ont été modifiés afin de préserver l'anonymat.

et des services sociaux depuis 5 ans. Les deux enseignants universitaires, Jacinthe et Félix, sont les personnes qui ont occupé le plus grand nombre d'emplois différents, et ce, dans des milieux différents.

Par ailleurs, tous les membres du groupe sauf Robin ont vécu au moins une expérience de bénévolat ou de militantisme. Jacinthe, pour sa part, en totalise 7. Ces expériences ont surtout eu lieu en milieu communautaire, dans des organismes aux missions variées. Pour sa part, Félix a milité dans le mouvement étudiant et a été candidat pour un parti politique.

3. L'éventail des parcours de vie

L'éventail des parcours de vie regroupe une première section succincte concernant les expériences de vie antérieures à l'entrée dans le champ professionnel et une deuxième section plus conséquente sur les principales expériences d'intervention.

3.1 Les expériences de vie antérieures à l'entrée dans le champ professionnel – en abrégé

La construction du sujet-acteur débute dans les rapports avec la mère et le père – ou leurs substituts – et dans les rapports avec la fratrie. Une majorité des sujets-acteurs ont noté des tensions, des querelles vécues entre leurs parents et avec leur fratrie durant l'enfance et l'adolescence. L'identité se construit dans l'adoption de valeurs qui s'acquièrent dans une succession de socialisations. Maude, Léna, Annie et Florence soulignent spécifiquement l'importance de l'héritage des valeurs maternelles dans leur parcours. Pour Jacinthe, la filiation passe plutôt par son père, qui lui transmet toutefois une vision et des valeurs féministes.

Comme la famille, l'école est un milieu de multiples rapports sociorelationnels. Maude et Jacinthe mentionnent les comportements de marginalisation et d'ostracisme dont elles ont été victimes à l'école. *A contrario*, à 10 ans, Annie constate le pouvoir d'influence qu'elle possède et dont elle fera un usage abusif durant un moment.

L'analyse du corpus de récits montre que la subjectivité s'est construite dans l'expérience de la souffrance pour une majorité de sujets-acteurs, notamment Florence, Véronique, Léna et Jacinthe. Cette souffrance émerge de l'intrication d'éléments liés à l'histoire familiale (telles des tensions dans la famille, la séparation ou le divorce des parents) à des événements marquants (telle la mort d'un proche) et, enfin, à une sensibilité du sujet-acteur, voire une hypersensibilité. La souffrance vécue tôt dans la vie – et accompagnée d'une socialisation à l'empathie chez plusieurs auteures de récit, – les a sensibilisées à celle d'autrui. Jacinthe, pour sa part, s'est servie de sa performance scolaire comme catalyseur d'une souffrance et comme outil d'émancipation personnelle et sociale.

Les auteures de récit ont évoqué une diversité d'éléments de leur parcours qui les ont amenées à choisir le travail social. Pour Maude et Florence, le chemin professionnel emprunté est en cohérence avec les valeurs acquises dans la famille, en plus d'offrir, comme le précise Maude, une diversité de choix de pratique, d'options d'intervention. Félix précise par ailleurs que la pratique à l'adolescence d'une écoute sensible face aux jeunes a orienté son choix professionnel. Très tôt, Véronique et Jacinthe manifestent le désir de prendre soin, d'aider et, pour Jacinthe, de comprendre et d'accompagner la détresse humaine. Léna apprécie la valorisation qui découle de l'aide apportée. Florence précise pour sa part : « Mon parcours académique a été sinueux et parsemé de doute. Ces valeurs et ces intérêts marqués m'ont aidée à tolérer l'incertitude de mes choix et m'ont guidée à travers différentes périodes de transition ». À cette adhésion aux valeurs du travail social s'ajoute pour plusieurs le désir de comprendre les problèmes sociaux, voire, pour la moitié d'entre elles,

de participer à des transformations sociales pour les atténuer, voire les éliminer. De plus, la moitié des auteures de récit témoignent de leur intérêt à développer une perspective critique des enjeux sociaux, acquise notamment durant les études collégiales et universitaires.

Maude, Véronique et Félix sont des étudiantes de première génération[7]. Maude et Véronique mentionnent leur « très grande fierté » d'étudier à l'université, une étape de vie porteuse d'émancipation sociale, une voie à suivre pour améliorer leurs conditions de vie et amener un changement de statut dans la famille. Cette expérience n'est pas pour autant dénuée d'un « léger malaise, ou plutôt d'un souci de ne pas trahir nos familles ». Cette situation crée, chez Maude du moins, un besoin de reconnaissance et de mise en valeur des savoirs familiaux. Pour autant, Maude reconnait son besoin d'apprendre et de se former pour contrer un sentiment d'imposture.

3.2 Une identité professionnelle construite dans une pratique

Cette section centrale du texte est constituée de la présentation des matériaux autobiographiques concernant les rapports des travailleuses sociales avec le cadre organisationnel, la mise en œuvre des différentes logiques d'action et, enfin, l'enjeu de la reconnaissance.

3.2.1 Le cadre organisationnel

La grande majorité des auteures font explicitement mention de l'influence réelle ou potentielle du cadre organisationnel sur le développement de leur identité professionnelle. Quatre récits font clairement état de situations dans lesquelles la travailleuse sociale s'est trouvée en présence de valeurs organisationnelles en contradiction avec les siennes, tant dans le milieu institutionnel que communautaire. Léna a développé une posture de défense de ses propres valeurs dans ce contexte. La remise en question et la réflexivité semblent être des stratégies de choix pour manœuvrer. Robin, pour sa part, a pris à plus d'une reprise la décision de quitter son emploi dans cette situation tendue. Pour Annie, c'est par la formation et la supervision qu'elle traversera une telle période, vécue comme pénible.

Toutefois, les rapports des auteures de récit avec le cadre organisationnel, avec la mission et la direction de l'établissement où elles travaillent, sont variables et évolutifs. Globalement, une majorité de sujets-acteurs adoptent une position de distanciation avec le cadre organisationnel de l'institution qui les emploie. À titre d'exemple, Florence témoigne de l'évolution de la culture organisationnelle de son centre de santé qui va dans le sens de l'appauvrissement des conditions de travail et de la qualité des services au profit de l'efficience. Dans ce contexte, Florence vit peu d'attachement envers l'établissement qui l'emploie, car les non-sens managériaux pullulent et les revendications des professionnelles qui militent pour la qualité des services offerts à la population sont ignorées.

3.2.2 Le contrôle et le pouvoir

La prégnance de la logique de contrôle dans l'action de la travailleuse sociale est fortement liée à la mission de certaines institutions. Les auteures de récit sont plutôt critiques de la fonction de contrôle du travail sur autrui. L'expérience de la logique de contrôle peut amener chez les auteures de récit des changements de pratiques, voire le départ d'un emploi, comme ce fut le cas pour Robin.

7 Le concept d'étudiant.e de première génération réfère aux étudiant.e.s qui sont les premiers/premières dans leur famille à fréquenter un établissement universitaire.

L'apprentissage d'une approche globale de la personne cliente amène ainsi Léna à évoluer d'une posture directive (logique de contrôle), en début de parcours professionnel, vers ce qu'elle appelle une posture collaborative avec le client dans laquelle la travailleuse sociale accepte l'incertitude qui accompagne le lâcher-prise. Elle évolue d'un « faire pour » à un « faire avec ». Comme Léna, Jacinthe évolue de la logique de contrôle vers la logique de la relation. Dans le cadre de son travail en maison de transition pour ex-détenus, Jacinthe se rend rapidement compte que la fonction d'agent de contrôle social est très inconfortable. La posture d'écoute et de médiation est beaucoup plus cohérente pour elle. Du point de vue de Jacinthe, une meilleure compréhension d'une problématique sociale passe par un rapprochement avec les individus qui en sont porteurs.

Dans le face-à-face interhumain[8] qui cadre l'action de la travailleuse sociale, plusieurs auteures de récit se représentent le client, la cliente, comme l'experte de sa propre situation. Cette représentation peut par ailleurs constituer un rempart contre une dynamique de dépendance ou de contrôle. Ceci amène la travailleuse sociale à une posture de « prise en compte » à l'opposé d'une « prise en charge » (Karsz, 2004) de la personne. Du point de vue de Florence, rien n'est plus aliénant et dommageable pour la relation que de croire qu'elle sait mieux que la personne bénéficiaire ce qui lui convient. S'agissant de jeunes démunis ou en difficulté, par contre, Maude pense que la prise en charge peut être indiquée à certains moments de l'accompagnement, surtout, précise-t-elle, lorsque ces jeunes font face à un enjeu pouvant leur nuire. Pour Maude, la prise en charge peut néanmoins résonner sur le plan personnel, par exemple sous la forme d'une envie de sauver le jeune. Pour résister à cette « tentation », Maude fait alors appel à son équipe. Lutter contre sa propre envie de prise en charge, c'est aussi pour Maude reconnaître sa propre aspiration à la liberté et à l'émancipation.

Pour sa part, Annie découvre que le pouvoir peut être mis au service de la mission de l'organisme. Dans une succession d'emplois en milieu communautaire, Annie expérimente l'intransigeance de plusieurs directrices, leur autoritarisme, voire leur incompétence ou leurs comportements immoraux. Annie luttera contre ces personnes, parfois avec des tactiques déloyales, non sans un profond malaise. À la suite de ces expériences délétères, Annie va entrer en formation, développer de nouvelles pratiques, former ses collègues et faire de la gestion. Dans ce dernier rôle, elle éprouve un malaise à l'égard de certaines tâches qui la confirment dans un statut d'autorité. Par ailleurs, elle procède à une réorganisation des services qui connait des effets bénéfiques dans l'organisme et lui procure de la fierté.

3.2.3 L'acquisition de l'expertise

Pour Léna, Maude et Annie, la figure type de l'experte traverse centralement la construction de l'identité professionnelle en travail social. Maude, Annie, Léna et Robin soulignent que l'expertise passe par l'intégration d'une diversité de savoirs. Maude précise pour sa part que toutes les connaissances acquises en tant que travailleuse communautaire génèrent de la reconnaissance. Spécifique au travail social, le savoir-analyser les interactions entre la personne et son environnement (niveau mésosocial) permet, du point de vue de Léna, d'explorer notamment ce qui contribue à l'émergence du trouble en santé mentale. Il est central de prendre le temps d'écouter pour bien comprendre ce que la personne veut, pour ne pas la brusquer, pour la laisser maître de ses choix, bref pour développer un savoir-faire de la relation. Reconnaître la pluralité des besoins des client.e.s et des solutions possibles, pour Léna, nourrit l'esprit critique de la travailleuse sociale, *a contrario* de ce qu'elle observe de l'expertise médicale et psychologique.

8 Nous empruntons cette expression à Levinas, pour qui « autrui » est d'abord visage.

Maude a acquis l'expertise pour traduire la mission de son organisme dans sa pratique et, plus encore, pour travailler à la sauvegarde dudit organisme (niveaux méso et macrosocial). Elle adhère à une vision de l'expertise qui bénéficie au collectif. Son équipe a développé un modèle fort d'intervention communautaire comprenant notamment une bonne connaissance du quartier dans lequel il est implanté, l'intervention individuelle et collective, la promotion de certaines valeurs, l'autonomie de l'intervenante et le dialogue dans l'équipe. Un postulat accompagne cette vision de l'intervention : l'*empowerment* du jeune.

La diversité des savoirs et des connaissances qui constitue une part de l'expertise en travail social n'a d'égale que la diversité des figures types endossées par la travailleuse sociale dans la relation. Félix voit son travail auprès des jeunes comme un accompagnement éducatif qui présente de multiples figures : animateur, éducateur, militant, guide, intervenant psychosocial, chercheur, enseignant. Dans toutes ces figures, il discerne une écoute sensible, la construction de liens de confiance – ce qu'il partage avec Robin – et une réponse à un besoin de reconnaissance. À certains moments, il projette lui-même une figure héroïque de la relation d'aide. Bien que critique de cette figure, il admet qu'elle insuffle une certaine énergie à la pratique.

Annie élabore longuement sur cet enjeu de l'expertise et sur l'importance qu'elle lui soit reconnue. Robin, pour sa part, en est au début de son parcours professionnel. Il fait une comparaison – qui lui est défavorable – avec les membres de son réseau social occupant des postes professionnels techniques et spécialisés. Robin exprime un besoin de sentir sa compétence « appuyée par la reconnaissance des pairs, des collègues et des superviseurs ».

À la lecture du récit de Léna, Annie formule une remarque qui ouvre une perspective inédite sur l'expertise et contribue à résoudre ses apparents paradoxes. « On peut presque avoir l'impression que l'expertise est nécessaire pour être capable de détenir des connaissances sans les imposer à l'autre. »

3.2.4 L'engagement de soi dans la relation

Florence attire l'attention sur les hiatus possibles entre le regard sur soi et celui des personnes accompagnées. « Le regard sur soi et celui d'autrui peuvent être tantôt complémentaires, tantôt contradictoires, ce qui peut devenir source de conflit interne. Il est important de reconnaître ce que cela induit en nous et en quoi cela modifie ou confirme l'image de la travailleuse sociale que nous tentons de nous forger de nous-même ». La prise en compte contigüe du regard sur soi et du regard d'autrui « sollicite l'autocritique et les capacités d'introspection nécessaires à l'élaboration d'un portrait de soi dans un temps donné », ce à quoi Véronique acquiesce. S'ajoute l'enjeu de la préservation de soi dans le rôle d'aidante. « Je crois qu'il est primordial que je puisse être en mesure de reconnaître réalistement la portée de mes interventions et mes limites en tant que professionnelle pour pouvoir me préserver et ainsi poursuivre ma pratique ».

Les auteures de récit soulignent deux caractéristiques additionnelles de leur savoir-être et de leur savoir-faire dans les rapports créés avec la clientèle : l'empathie et le non-jugement. L'empathie peut en amener certaines à mettre en parallèle leur propre expérience avec celle des personnes auprès desquelles elles interviennent, afin de se rapprocher d'elles. Cette posture s'appuie d'abord sur la valeur accordée au vécu d'autrui. Or, l'empathie comporte des limites qu'il peut être utile de respecter. Comme Véronique l'a montré dans son récit, ces limites peuvent déboucher sur des déchirements, mais aussi sur des apprentissages. Sans en diverger, Robin et Jacinthe adoptent une posture de non-jugement. Robin ne juge pas les jeunes exclus par la ville qui l'emploie, non

plus que les jeunes médicalisé.e.s, ceux et celles qui se situent en transition vers l'autonomie, etc. Jacinthe, de son côté, ne juge pas les personnes auteures de violence. Les histoires des bénéficiaires que Jacinthe accompagnait ont été reçues avec intérêt, respect et sans jugement accusateur.

Enfin, des éléments additionnels modulent la relation intervenante/client.e, notamment les enjeux de la confidentialité et du dévoilement, comme le souligne Véronique.

3.3 Un enjeu majeur : le désir et le besoin de reconnaissance

Dans leur récit, les apprenantes ont été très majoritaires à aborder l'enjeu de la reconnaissance, qui suscite de nombreuses questions, voire des controverses. Notons d'emblée que cet enjeu participe notamment à la décision de s'inscrire aux études supérieures en travail social. Les motifs de formation supérieure sont néanmoins pluriels : consolider et approfondir son identité professionnelle, élargir le champ de la pratique, appuyer la pratique sur des référents théoriques reconnus.

Le besoin de reconnaissance évolue durant le parcours professionnel. Dans leur première expérience professionnelle, Maude et Léna étaient seules dans les situations d'intervention et elles ont ressenti un besoin de sécurisation, de faire approuver leurs décisions. À l'opposé, Félix a vécu de la gratification dès l'adolescence. Dans sa famille, il a appris très tôt à combler les besoins des autres. Il fait l'objet de reconnaissance dans son rôle d'éducateur, de modèle, de personne de qui on tire des bénéfices. Il évoque également l'importance de la reconnaissance de ses parents et, surtout, l'absence de reconnaissance de son frère, ce qui semble d'ailleurs avoir eu un impact significatif sur le développement de son identité professionnelle, notamment en ce qui a trait à la clarté de ses désirs : « Sont-ils les miens ou ceux que les autres ont logés en moi? »

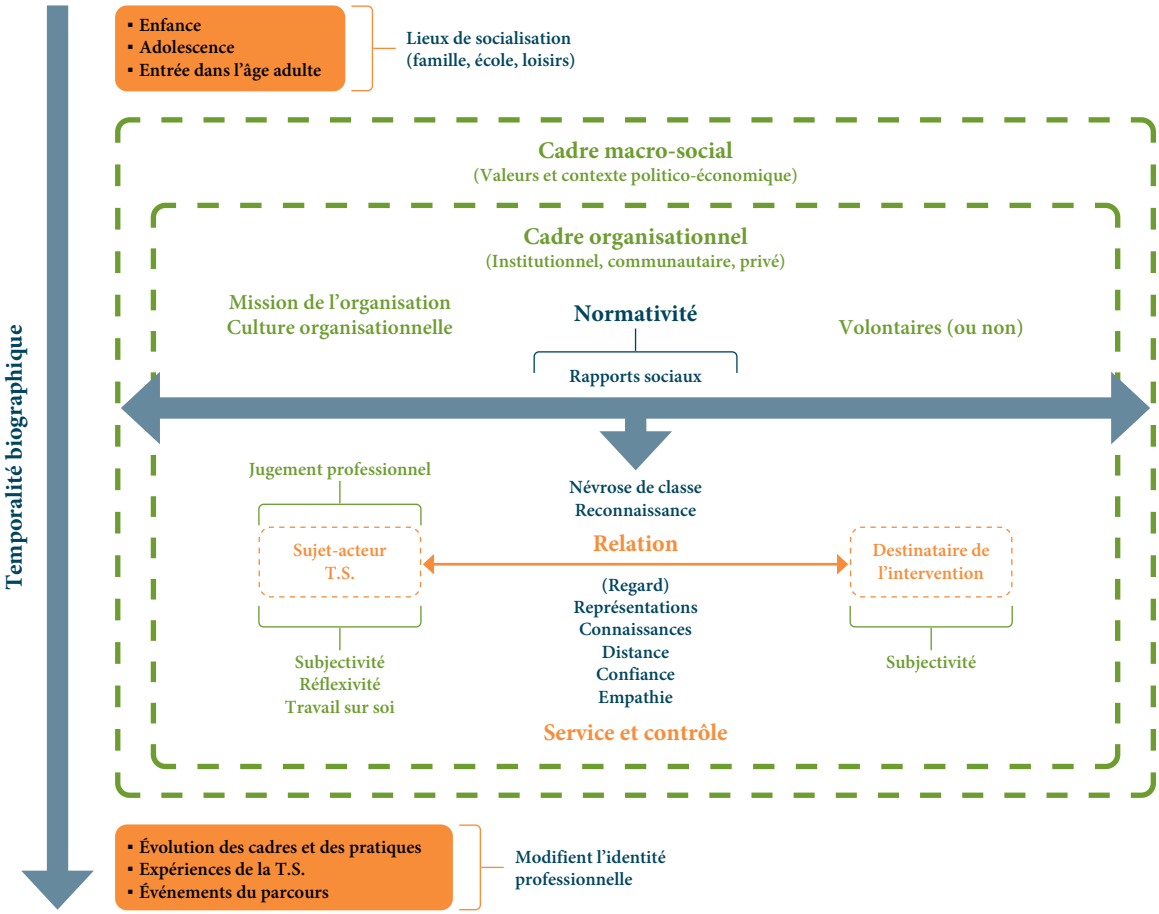
Le besoin d'aider, soulevé par Félix, a beaucoup résonné chez Véronique eu égard à la reconnaissance. « Je me rends compte que ce besoin prend probablement ses sources dans le sentiment de gratification que m'apporte mon rôle d'aidante, rôle dans lequel je me sens compétente et par lequel j'ai toujours été reconnue et renforcée ». Or, « est-il mal » d'exercer un métier parce qu'il répond aussi à un besoin? Félix, pour sa part, met en lumière les « incitatifs moins vertueux » du choix de la profession du travail social, tel le plaisir qu'on nous fasse confiance et la recherche d'un statut particulier. Véronique ajoute : « Il s'agit de motivations difficilement avouables lorsqu'une profession se déploie autour des valeurs de justice sociale et sollicite constamment l'empathie et le don de soi. Or, il serait faux de dire que je ne suis pas habitée par ces motivations, plus ou moins consciemment; il s'agit d'une prise de conscience confrontante qui teinte mon rapport au travail social. »

Le récit de Florence est traversé par une double question cruciale : « La profession du travail social : quelle spécificité et comment obtenir de la reconnaissance? » Dans son poste actuel, Florence se sent épanouie, entre autres parce que son jugement est valorisé. Elle expérimente néanmoins un sentiment désagréable avec certain.e.s client.e.s qui remettent en doute sa compétence. Bref, Florence vit des tensions importantes entre la satisfaction de s'accomplir dans sa profession et l'insatisfaction provenant d'un environnement qui ne la reconnaît pas toujours. Ces tensions augmentent avec le temps et l'expérience. Or, après réflexion, surgit la justesse, voire la nécessité d'une reconnaissance de soi et de son travail dans le regard sur soi. Cette pensée rejoint la réflexion d'Annie. Cette dernière a développé, au fil de son expérience, une assurance dans son identité professionnelle qui lui vient d'abord d'elle-même. Annie sait reconnaître les forces de chaque personne comme elle sait le faire pour elle-même. La seule forme de reconnaissance à laquelle elle attribue une importance est celle de la confiance qu'on lui accorde.

4. Pistes interprétatives : entre le désir, le besoin et l'exigence de reconnaissance

La construction de l'identité professionnelle en travail social est traversée par plusieurs types de tensions, à plusieurs niveaux. Toutes ces tensions prennent leur place dans le schéma qui suit, lequel constitue une synthèse qui subsume la polarisation entre les repères théoriques sur lesquels nous avons pris appui et l'expérience sociale des auteures de récit. Une première tension apparait entre l'identité personnelle et l'identité professionnelle. Une seconde peut être observée entre sa propre histoire de vie et celle des destinataires de l'intervention. Une troisième apparait enfin entre les organisations et les personnes qui y travaillent.

Figure 1 La construction de l'identité professionnelle de la travailleuse sociale



La construction de l'identité professionnelle en travail social prend racine dans trois niveaux de réalité, à l'instar de l'approche clinique en sciences humaines (Desmarais et Gusew, 2021; Sévigny, 1993). Ce découpage se superpose point par point à la théorie sur l'identité au travail de Sainsaulieu (1985), selon laquelle il existe une interdépendance partielle, mais réelle entre l'expérience intime du sujet au niveau de son identité (niveau microsocial), l'univers « groupal » des rapports interpersonnels (niveau mésosocial) et la structure sociale des pouvoirs (niveau macrosocial).

La structure organisationnelle est susceptible de générer des conflits et de l'aliénation, et elle s'examine sous l'angle du pouvoir. L'identité professionnelle est intimement liée au pouvoir, car elle dépend des moyens de lutte acquis par le sujet-acteur – en l'occurrence la travailleuse sociale – dans son expérience sociale pour imposer et faire respecter sa différence (Sainsaulieu, 1985). « Obtenir la reconnaissance devient ainsi une sorte de fardeau social indispensable pour construire sa rationalité et son individualité, et le travail dans une organisation n'est pas un des moindres champs de cette activité permanente de l'individu » (Sainsaulieu, 1985, p. 342). Une gestion hiérarchiste et mécaniste, dite managérialiste, affaiblit la capacité de l'organisation à accomplir sa mission – à travers l'action de ses professionnel.le.s notamment –, étant entendu que dans le Réseau de la santé et des services sociaux, les organisations comportent des missions complexes et nécessitent des savoirs et jugements élaborés de la part des travailleurs (Dupuis et Farinas, 2010).

L'identité professionnelle se construit selon deux points de vue : soi et autrui. Concernant le regard sur soi, Beaulieu (1997) pose la question : « Pourquoi faisons-nous ce travail, souvent exercé dans des conditions difficiles, en contact avec la misère humaine? » (Beaulieu, 1997, p. 80). Chez les auteures de récit (niveau microsocial), le choix du travail social en tant que profession prend sens dans des expériences sociales antérieures à la formation professionnelle, durant l'enfance et l'adolescence, où le sujet-acteur a vécu de la gratification autour d'actions concrètes reliées à des face-à-face interhumains ou à ce que certains appellent le besoin d'aider, notamment dans une sphère où l'intérêt pour autrui est manifeste : le bénévolat. Beaulieu, pour sa part, propose une double réponse à sa question : les motivations conscientes sont celles qui nous permettent d'articuler nos valeurs dans l'action, tandis que les motivations inconscientes peuvent tirer leur source d'un aspect plus narcissique chez la travailleuse sociale. Ajoutons pour notre part que le besoin de reconnaissance, qui répond à un narcissisme primaire essentiel à la construction de l'humain (niveau microsocial), épouse totalement le propos sociologique de Honneth (2000), pour qui la reconnaissance est devenue le principal enjeu de la modernité tardive (niveaux méso et macrosocial). La reconnaissance devient donc une exigence dans le développement des humains et, en l'occurrence, dans la construction de l'identité professionnelle.

Le concept d'identité recouvre ce champ où le sujet s'efforce d'opérer une synthèse entre ce qu'il est pour lui-même et pour les autres. Au départ du parcours professionnel, l'inscription dans un programme de formation professionnelle a fait vivre à certains sujets-acteurs ce que de Gaulejac (1987) a analysé sous l'étiquette de la névrose de classe. De son point de vue, toute personne qui amorce un nouveau trajet (Bertaux, 1976) vit un conflit entre son identité héritée, qui lui vient de son milieu familial, et son identité acquise, qu'il construit au cours de son parcours de vie. Ce conflit émerge au carrefour de l'histoire personnelle (niveau microsocial), l'histoire familiale (niveau mésosocial) et l'histoire sociale (niveau macrosocial) d'un sujet-acteur. Le dialogue intérieur (réflexivité) et le dialogue avec les pairs – telle la démarche exposée ici – constituent autant de voies de résolution de la névrose de classe.

CONCLUSION

Ce texte présente des découvertes sur la construction de l'identité professionnelle en travail social, du point de vue des principales intéressées. Soulignons quelques constats à grands traits : 1) La construction de l'identité professionnelle de la travailleuse sociale se poursuit tout au long du parcours professionnel. 2) L'identité professionnelle de la travailleuse sociale se construit dans la pratique. 3) Le cœur du schéma – présenté comme une synthèse finale du séminaire, est constitué de la relation entre deux ou plusieurs sujets-acteurs, laquelle s'articule sur les logiques additionnelles et enchevêtrées de service (figure de l'expert) et de contrôle (figure de l'agent), dans le cas de la travailleuse sociale. Or, une analyse fine de l'expérience des apprenantes, telle que

narrée dans les récits, amène au constat d'une interaction entre les trois figures types, voire de la pluralité des figures, subsumée dans la relation avec le ou les bénéficiaire.s. 4) Cette relation est fortement modulée par les contextes de pratique : le cadre organisationnel (niveau mésosocial de la réalité) et le niveau macrosocial de la réalité. 5) Malgré la pluralité et la complexité de ces logiques d'action, la travailleuse sociale souffre d'un déficit de reconnaissance sociale qui fait écho à l'un des enjeux majeurs de la modernité tardive (niveau macrosocial de la réalité).

La spécificité de la construction de l'identité professionnelle en travail social a été appréhendée à partir d'une démarche dialectique et rigoureuse de recherche-formation d'un groupe d'apprenantes inscrites à la maitrise en travail social, deux enseignantes et une accompagnatrice qui se sont engagées dans une démarche autobiographique de petit groupe (DAPG). Cette démarche a été menée d'abord au bénéfice des apprenantes du groupe afin d'enrichir leur regard individuel et collectif sur leur identité professionnelle, sur elles-mêmes et sur leur intervention. Les récits recueillis dans le cadre de cette démarche ont été dialectisés en s'appuyant sur les savoirs déjà constitués (cadre théorique) et les connaissances qui ont émergé du parcours des apprenantes.

La première démarche de formation et de production de connaissance s'est enrichie de deux étapes supplémentaires, portées par le désir de partage des découvertes effectuées. Ces connaissances s'inscrivent dans une théorisation empirique et demandent à être développées et approfondies, notamment pour éclairer comment aujourd'hui le genre intervient dans la construction de l'identité professionnelle en travail social et pour développer une perspective comparative sur la construction de l'identité professionnelle selon les différents champs de pratique.

ABSTRACT:

Based on a dialectic of multidisciplinary theoretical references and a « démarche autobiographique de petit groupe » (DAPG) *(small group autobiographical approach) comprising eight life stories of higher education learners of social work, the knowledge presented in this text demonstrates that professional identity in social work is created and evolves over the entire course of one's career. This identity is afflicted by multiple tensions, on several levels: notably between personal identity and professional identity, between one's own life history and that of the intervention recipients, and, also, between organizations and their employees. Professional identity is created from two points of view: the acting subject's vision and that of others. As a result, the creation of professional identity in social work will shift between the desire, need and requirement for acknowledgement. A diagram of the new theorization for the creation of professional identity in social work is proposed, thereby resulting in the culmination of our approach.*

KEYWORDS:

Professional identity, social work, life course, acknowledgement, relationship, service, control

RÉFÉRENCES

Beauchesne, M. (2016). Quelle place pour la connaissance de soi dans la formation en travail social? Regard sur les conceptions philosophiques de l'éducation, les courants pédagogiques influents et les pratiques pédagogiques émergentes. *Canadian Social Work Review / Revue canadienne de service social*, *33*(2), 309-327. https://doi.org/10.7202/1038704ar

Beaulieu, P. (1997). Notre enfance et le choix du service social comme profession. *Intervention*, *105*, 80-85.

Bélanger, E. et Genest Dufault, S. (2017). Le processus de développement de l'identité professionnelle en travail social : l'apport de la formation pratique. Dans S. Genest Dufault, A. Gusew, E. Bélanger et I. Côté (dir.). *Accompagner le projet de formation pratique en travail social. Complexité, enjeux, défis* (p. 37-56). PUQ.

Bertaux, D. (1976). *Histoires de vie – ou récits de pratiques? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*. Rapport au CORDES.

Cauvier, J. et Desmarais, D. (2013). L'accompagnement éducatif des jeunes en processus de raccrochage scolaire à l'éducation des adultes : entre contrôle, service et relation. *Lien social et politiques*, *70*, automne, 45-62. https://doi.org/10.7202/1021155ar

Couturier, Y. et B. Legault (2002). Du doute identitaire à la complexité de la tâche. *Intervention*, *115*.

Desmarais, D. (2021). L'approche (auto)biographique : finalités plurielles, enjeux actuels. Dans I. Bourgeois (dir), *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données*, 7e édition. Presses de l'Université du Québec.

Desmarais, D. (2011). L'accompagnement éducatif au croisement d'une dynamique relationnelle et d'une herméneutique collective. Dans C. Yelle, L. Mercier, J.-M. Gingras et S. Beghdadi (dir.), *Histoires de vie : un carrefour de pratiques*. Presses de l'Université du Québec.

Desmarais, D., Fortier, I. et Rhéaume, J. (dir.). (2012). *Transformations de la modernité et pratiques (auto)biographiques*. Presses de l'Université du Québec.

Desmarais, D. et Gusew, A. (2022). L'approche biographique et l'approche narrative : contributions à l'intervention sociale. Présentation du dossier. *Nouvelles pratiques sociales*, *32*(2), 6-31. https://doi.org/10.7202/1085511ar

Desmarais, D. et L. Simon. (2006). La démarche autobiographique et son objet : enjeux de production de connaissance et de formation. Dans P. Paillé, A. Mucchielli et C. Royer, *Recherches qualitatives. Bilan et prospectives de la méthodologie qualitative en sciences humaines et sociales*, hors série 3.

Dominicé, P. (2003). *L'histoire de vie comme processus de formation*. L'Harmattan.

Dubar, C. (2000 [1992]). *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles*. Éditions Armand-Colin.

Dubet, F. (2002). Une expérience critique : les travailleurs sociaux. Dans *Le déclin de l'institution* (p. 231-268). Éditions du Seuil.

Dubet, F. (1994). *Sociologie de l'expérience*. Éditions du Seuil.

Dupuis, A. et Farinas, L. (2010). Vers un appauvrissement managérialiste des organisations de services humains complexes? *Nouvelles pratiques sociales*, *22*(2), 51-65. https://doi.org/10.7202/044219ar

Fortin, P. (2003). L'identité professionnelle des travailleurs sociaux. Dans G.-A. Legault (dir.), *Crise d'identité professionnelle et professionnalisme* (p. 85-104). Presses de l'Université du Québec.

Fournier, D. et Gervais, L. (2007). La gestion dans les organismes communautaires. Dans J.-P. Deslauriers et Y. Hurtubise (dir.), *Introduction au travail social* (2e éd., p. 219-240). Presses de l'Université Laval.

De Gaulejac, V. (1987). *La névrose de classe : trajectoire sociale et conflits d'identité*. Hommes et Groupe.

Gonin, A., Grenier, J. et Lapierre, J. (2013). Impasse éthique des politiques sociales. *Nouvelles pratiques sociales*, *25*(1), 166-186. https://doi.org/10.7202/1017389ar

Grenier, J., Bourque, M. et Boucher, Y. (2018). Défis pour les travailleuses sociales : participer au renouvellement des pratiques sociales dans un contexte de performance au travail. *Intervention*, *147*, 3-14.

Healy, K. (2005). *Social Work Theories in Context. Creating Frameworks for Practice*. Bloomsbury.

Honneth, A. (2000 [1992]). *La lutte pour la reconnaissance*. Les Éditions du Cerf.

Legrand, M. (1993). *L'approche biographique. Théorie, clinique*. Hommes et perspectives.

Mezirow, J. (1991). *Transformative Dimensions of Adult Learning*. Jossey-Bass.

Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec (OTSTCFQ). (2022). *Vers une vision partagée pour l'enseignement de l'évaluation du fonctionnement social*.

Pineau, G. et Pineau, M.-M. (2012 [1983]), *Produire sa vie. Autoformation et autobiographie*. Téraèdre.

Pullen Sansfaçon, A., Marchand, I. et J. Crête. (2014). Explorer l'identité professionnelle chez les travailleurs sociaux en devenir : une étude de l'expérience des étudiants québécois finissants. *Nouvelles pratiques sociales*, *27*(1), 137-152. https://doi.org/10.7202/1033623ar

Rosa, H. (2010). *Accélération. Une critique sociale du temps*. La Découverte.

Sainsaulieu, R. (1985). *L'identité au travail*. Presses de la fondation nationale des sciences politiques.

Sévigny, R. (1993). L'approche clinique dans les sciences humaines. Dans E. Enriquez, G. Houle, J. Rhéaume et R. Sévigny (dir.), *L'analyse clinique dans les sciences humaines*. Éditions Saint-Martin.